



Le film de **François Truffaut** "*La chambre verte*" (1978) a été réalisé d'après "*L'autel des morts*" (1894) et d'autres thèmes de **Henry James**, écrivain américain naturalisé britannique qui a fortement influencé **Siri Hustvedt**. Pour l'anecdote, en cet après-midi de travail à l'aide du cinéma, j'aime à partager qu'elle a fait de la figuration dans la version cinématographique d'un roman de Henry James, *Washington Square*¹. Siri Hustvedt pourrait-elle nous éclairer sur les thèmes de Henry James abordés par Truffaut dans son film ? *J'adore James. J'aime l'effroi dans ses romans. C'est le lien entre nos textes. Cette peur, ce qui est caché, ces forces inconscientes et terribles à l'œuvre dans la psyché humaine.*² ... *des désirs conflictuels s'opposent en un équilibre précaire, des motivations secrètes sont enfouies sous les apparences.*³

Quelles forces inconscientes à l'œuvre dans la psyché retrouvons-nous dans le film ?
- les pulsions de vie et de mort, la passion amoureuse, la rivalité entre deux hommes fraternellement proches : les tensions dans la relation de Julien Davenne avec Gérard Mazet d'abord, avec Paul Massigny ensuite, apparaissent très tôt dans le film. Siri Hustvedt nous apprend que *William James, frère aîné du romancier, grand philosophe et psychologue américain*⁴, *disait que tous les souvenirs personnels possèdent « une chaleur et une intimité », une qualité qui leur est propre.*⁵ Quelle serait la qualité propre à la relation des deux frères ? Celle d'une grande proximité affective et d'une affinité de pensée : *William James, conserva sa vie durant sa foi dans le spiritualisme et espérait continuer ses recherches outre-tombe. Il demanda à son épouse de tenter d'entrer en contact avec lui après sa mort, et elle essaya bien, en vain.*⁶ A la complicité fraternelle autour du thème de la mort, se mêle la poignante nostalgie de *Henry James*, hanté de n'être pas né le premier, et de n'avoir pu aimer et vivre qu'en second, en frère cadet

¹ Hustvedt Siri, *Huit jours en corset* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p. 107 ;
Mon père / Moi in *Vivre, Penser, Regarder*, Actes Sud, 2013, p.104

² Marcandier Christine, *Siri Hustvedt, Portrait d'une Lady*, Mediapart.fr, mai 2011

³ Hustvedt Siri, *Le mystère du rectangle. Essai sur la peinture*, Actes Sud, 2006, p.39

⁴ Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.161

⁵ Hustvedt Siri, *Trois histoires émotionnelles* in *Vivre, Penser, Regarder*, Actes Sud, 2013, p.257

⁶ Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.161

humilié. Dans la passion amoureuse de Davenne, nous entendons son refus obstiné de remplacer l'unique objet aimé (la mère qu'il a dû partager) et sa rage pour se démarquer de Mazet et de Massigny (frère aîné) en condamnant avec mépris la liberté qu'ils prennent en amour.

- l'effacement des frontières entre le masculin et le féminin, le personnel et l'interpersonnel :

La proximité des prénoms de *Julien* et de *Julie*, si elle vient renforcer le sentiment d'une fusion intense, vient aussi *jouer sur l'instabilité de l'identité sexuelle, sur ce mouvement versatile et indéfinissable entre le masculin et le féminin.*⁷ Et Siri Hustvedt de préciser que *Henry James avait une imagination aussi féminine que masculine.*⁸

- l'apport de l'art, du film avec son scénario, sa bande son, ses interprètes, son style :

Reprenant la citation de Henry James qu'*en art le sentiment a toujours un sens*, Siri Hustvedt écrit : *Pour moi ces mots éclairent non seulement l'ars poetica du romancier mais aussi la grande puissance de James en tant qu'écrivain. Son expérience du monde et son empathie pour autrui ont produit une œuvre qui refusaient absolument les catégories toutes faites, les idées reçues et les notions préconçues de toutes sortes, pour privilégier l'arène difficile, étrange, tendre et toujours pleine de diversité des relations et des émotions humaines. Je pense que James sentait que toute tentative de réduire la vie à un système de croyances - religieuses, politiques ou philosophiques - doit inévitablement aboutir à un forme de mensonge.*⁹ N'est-ce pas à cette forme de mensonge que conduit l'idée fixe de Julien Davenne ? Quelle variété de sentiments nous fait-il ressentir : dégoût, ennui, révolte, irritation, sympathie, attendrissement !

*James croyait au pouvoir de l'art, non parce qu'il pensait qu'il changerait le monde ni parce qu'il imaginait qu'il pouvait être un miroir de la vie. L'art, expliqua-t-il, favorise l'extension de la vie, c'est le plus beau cadeau du roman.*¹⁰ L'idée d'« extension » me paraît juste, écrit Siri, parce qu'on ne peut séparer l'art de la réalité aussi facilement que nous l'imaginons quelquefois. L'un vient de l'autre, et ils se mêlent dans la conscience que, nous lecteurs, en prenons sur la page. L'art peut en effet créer la vie, comme le dit James, parce que lorsque nous rencontrons une grande œuvre d'art elle fait naître des sentiments, et ces sentiments du lecteur, du spectateur ou de l'auditeur sont finalement ce que l'œuvre signifie. J'ai vécu pendant des années en compagnie des personnages et des récits de James, et ils ne me quittent pas. Ils font désormais partie de ce que je

⁷ Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.170

⁸ Hustvedt Siri, *Analyste dans la fiction* in *Vivre, Penser, Regarder*, Actes Sud, 2013, p.225

⁹ Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.179

¹⁰ Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.180

suis.¹¹ Henry James savait qu'il était d'une difficulté déchirante de saisir dans les mots le flux de l'expérience, de résoudre l'énigme des sentiments et des actes humains, mais telle était précisément son ambition et moi, l'une de ses fidèles lectrices, je l'aime à cause de cela.¹²

- mais le thème principal du film n'est-il pas celui de la chambre ?

Pour Siri Hustvedt *nous sommes tous les miroirs et les chambres d'échos les uns des autres.*¹³ Dans ses romans, elle ne cesse d'imaginer et d'installer des chambres : *les chambres de suffocation, aussi troubles que les rêves¹⁴ (avec deux grands mannequins rembourrés, une malle et un personnage en cire assez glaçant qui pourrait être tombé d'une autre galaxie¹⁵), une femme-maison avec un dedans et un dehors pour y entrer et en sortir¹⁶, des boîtes-histoires, pourvues de petites fenêtres à barreaux (...) éclairées de l'intérieur, afin de créer une lumière inquiétante¹⁷.*

La première chambre que nous présente le film, n'est autre que la tête et le corps de Julien Davenne/François Truffaut. L'image d'ouverture le fait apparaître en poilu, en surimpression des affrontements et des horreurs de la première guerre mondiale. Elle nous fait ressentir qu'une part de lui est restée sur le champ de bataille, est avec **ses** morts. *Henry James estimait que la fleur de l'art ne s'épanouit que là où le sol est profond, qu'il faut beaucoup d'Histoire pour produire un peu de littérature, qu'une machinerie complexe est nécessaire pour mettre un écrivain à la tâche.*¹⁸ Ecrivant cela, Siri Hustvedt atteste aussi de la grande importance de l'Histoire dans sa vie : *Des gens morts et imaginaires jouaient dans ma réalité quotidienne des rôles plus importants que ceux des vivants.*¹⁹

Qu'en est-il de l'histoire personnelle de François Truffaut ? Il est né en 1932 de père inconnu. Au terme d'une grossesse cachée, sa mère a confié le bébé à une nourrice. En 1933, elle épouse Roland Truffaut qui reconnaît l'enfant à l'état civil. A partir ce moment, celui-ci trouve habituellement refuge chez sa grand-mère. Ce n'est qu'en 1968, à la suite d'une enquête de détective, que François Truffaut trouve son père biologique - Roland Lévy - et découvre la réalité de sa lignée juive. S'il a mené une recherche obstinée de ses origines, c'est peut-être parce qu'il se sentait aussi porteur d'un savoir

¹¹ Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.180

¹² Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.181

¹³ Hustvedt Siri, *Un monde flamboyant*, Actes Sud, 2014, p.124

¹⁴ Hustvedt Siri, *Un monde flamboyant*, Actes Sud, 2014, p.150

¹⁵ Hustvedt Siri, *Un monde flamboyant*, Actes Sud, 2014, p.228

¹⁶ Hustvedt Siri, *Un monde flamboyant*, Actes Sud, 2014, p.238

¹⁷ Hustvedt Siri, *Un monde flamboyant*, Actes Sud, 2014, p.54

¹⁸ Hustvedt Siri, *Plaidoyer pour Eros - Les Bostoniennes*, Actes Sud, 2009, p.163

¹⁹ Hustvedt Siri, *Un monde flamboyant*, Actes Sud, 2014, p.47

inconscient concernant l'Histoire collective, celle du drame qu'a pu représenter pour les siens la seconde guerre mondiale. 10 ans après la révélation que Roland Lévy est son père, François Truffaut réalise ce film en choisissant d'y tenir lui-même le rôle de Julien Davenne. Dans une interview, il déclare : *On ne vit pas seulement avec les vivants, mais aussi avec tous ceux qui ont compté dans notre vie. Le film n'est ni déprimant, ni morbide, ni triste. C'est l'idée que la force du souvenir, de la fidélité et des idées fixes, est plus forte que l'actualité. Ça ne doit pas être soumis aux caprices. Ne pas se détacher des choses et des gens dont on ne parle plus : continuer à vivre avec, si on les aime. Je refuse d'oublier.*²⁰

Dans la sphère intime d'un autre huis clos, Georges vit retranché auprès de Madame Rambeau et du son familial de sa machine à (re)coudre. Serait-il une représentation de Truffaut enfant abonné, confié à une gouvernante ? *Il n'existe rien de plus privé qu'un secret, et un secret est évidemment silencieux. Le silence appartient à la solitude, la voix au monde extérieur.*²¹ De quel silence insupportable serait accablé cet enfant sourd-muet ? Surdité/mutisme de Truffaut contraint d'ignorer sa lignée juive sous le nazisme ? Enfant caché, particulièrement intuitif, muet de l'interdiction de parler de ce que peut-être il éprouve ? Il est frappant de constater que dans la scène de la mise au cercueil de Geneviève Mazet, un autre enfant ne peut retenir ses larmes et est contraint à rester dans une pièce dont il cherche à s'échapper.

La lanterne magique que l'enfant a réparée est une autre chambre obscure qui fait songer au « Bloc magique » de Freud²². Elle permet de projeter les images terrifiantes que Georges demande à voir et que Truffaut lui montre : des soldats tués, décapités, en lambeaux dans un arbre, décomposés. L'enfant manifeste qu'il comprend la réalité horrible qui lui est donnée à voir. Les allusions à la guerre 14-18 parcourent tout le film. Les obus récupérés en œuvre d'art dans la salle de vente, un militaire conduit en chaise roulante par une infirmière, les casques attachés aux tombes alignées au cimetière, la culpabilité du survivant ayant perdu tant d'amis à la guerre alors que lui-même n'a pas été blessé.

Enfin, il y a la « chambre verte » aménagée par Julien Davenne à la mémoire de sa jeune femme défunte, Julie. *Il s'agit d'un territoire intime, de l'occupation d'une personne par une autre, et cela comporte de la violence - le désir avide, fiévreux, non seulement de ne*

²⁰ Truffaut François, interview

²¹ Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.174

²² '... élément matérialisé de l'appareil mnésique que d'ordinaire je porte invisible en moi (...) l'écriture disparaît chaque fois qu'est supprimé le contact intime entre le papier récepteur du stimulus et la tablette de cire gardant l'impression.'

Freud Sigmund, *Note sur le « Bloc magique »* (1925), OEC XVII, PUF, 1992, p.141, 143

*faire qu'un avec l'être aimé mais aussi d'en prendre totalement possession.*²³ Les portraits et souvenirs de ses amis décédés hantent aussi cette nécropole : « *Les morts nous appartiennent si nous acceptons de leur appartenir. Croyez-moi, nos morts peuvent continuer à vivre* » déclare Julien.

Dans « *L'autel des morts* » de Henry James, Stransom pleure sa fiancée Mary Antrim : *Il avait perdu avant de l'avoir vraiment goûtée, une tendresse qui promettait de remplir sa vie.*²⁴ Echo de la douleur de Henry James face à la perte de sa cousine platoniquement aimée, Minny Temple, emportée en 1870 par la tuberculose. Rappel possible aussi de la perte par François Truffaut de l'amour maternel avant de l'avoir goûté.

Un soir d'orage, la chambre verte s'embrase : est-elle prise d'une vie? D'une envie de mourir définitivement ? Georges s'empresse d'aller prévenir Julien Davenne. Des souvenirs d'enfance remonteraient-ils à la mémoire de François Truffaut? L'embraselement ne serait-il pas celui de son propre corps projeté en morceaux et en feu sur une fusion impossible avec une mère « éjectante » ? La chambre verte ne contient-elle pas aussi **ses** morts ignorés ou interdits ?

Afin de maintenir son investissement, Davenne décide de réhabiliter une chapelle abandonnée dans un cimetière. Son combat contre l'oubli fait songer à ce qu'écrit Léo, le narrateur du roman *Tout ce que j'aimais* de Siri Hustvedt, suite à la mort accidentelle de son fils Matthew : *Mais le pire était que, pendant ces mois d'hypersensibilité, il m'arrivait d'oublier Matthew. Des minutes passaient sans que je pense à lui. De son vivant, je n'avais pas ressenti le besoin de penser à lui tout le temps. Je savais qu'il était là. L'oubli était normal. Après sa mort, j'avais fait de mon corps un mémorial - une tombe de pierre inerte. Etre réveillé signifiait qu'il y avait des moments d'amnésie et il me semblait que ces instants annihilent Matthew une deuxième fois. Quand je l'oubliais, Matthew n'était nulle part - ni dans la réalité, ni dans mes pensées.*²⁵

Sa femme Erica, elle, cherche à échapper à sa souffrance par l'écriture d'un livre sur Henry James²⁶ dont elle aime les personnages : *Je les aime parce qu'ils sont si compliqués : quand je travaille sur eux et leurs souffrances, je m'oublie.*²⁷

Dans ce lieu clos et isolé, Julien Davenne érige une spectaculaire forêt de cierges à la mémoire de ses chers disparus. Photographies et portraits ornent cette pièce, éclairée

²³ Hustvedt Siri, *Les Bostoniennes* in *Plaidoyer pour Eros*, Actes Sud, 2009, p.174

²⁴ James Henry, *L'autel des morts*, Stock, 1974, p.19

²⁵ Hustvedt Siri, *Tout ce que j'aimais*, Actes Sud, Babel 686, 2003, p.188

²⁶ Hustvedt Siri, *Tout ce que j'aimais*, Actes Sud, Babel 686, 2003, p.137

²⁷ Hustvedt Siri, *Tout ce que j'aimais*, Actes Sud, Babel 686, 2003, p.374

par des cierges dont les flammes vibrantes, redonnent fugacement vie aux visages glacés.

C'est là que se retrouvent finalement Julien Davenne et Cécilia Mandel (Nathalie Baye). Ils se sont croisés dans une salle de vente (lieu où une vie est redonnée aux souvenirs), 14 ans après une première rencontre à Naples dont lui ne se souvient pas. A l'inverse de Julien, Cécilia ne vit pas le culte des ombres du passé mais cherche à disperser auprès des vivants les objets des morts. Elle croit au cycle de la vie. Elle aime l'enfant qui naît et trouve naturel un deuxième amour. Lui aime les morts contre les vivants, il faut être mort pour être aimé de lui. Bien qu'ils aient en commun une expérience importante, ils ne sont pas pareils : lui raconte que sa femme lui était apparue après sa mort ; elle a reconnu son père sous les traits d'un visiteur au Louvres juste avant qu'un télégramme ne vienne lui annoncer sa mort. Leur façon d'aimer les morts est différente. Et cette différence devient manifeste quand Cécilia décide d'aller au-devant de Julien dont elle sait l'incapacité à faire un premier pas (Truffaut en attente d'un amour premier lui donnant à éprouver que sa vie est désirée). Elle lui fait connaître par une lettre qui respecte la distance dont il a besoin, son amour. Et c'est finalement dans la chapelle restaurée que Davenne se rend pour consentir à l'amour (maternel) de Cécilia venue à sa rencontre et c'est, en vivant, qu'il accepte enfin de saisir la main qu'elle lui tend juste avant de mourir.

Toutes ces chambres ne sont-elles pas des lieux contenant où revenir à soi ?²⁸

Dans Ce que savait Maisie²⁹, écrit Siri Hustvedt, Henry James identifie un sens nouveau qui a commencé à se manifester chez sa jeune héroïne : « Les raides poupées, dans le demi-jour des étagères, commencèrent à remuer bras et jambes ; de vieilles formules, de vieux épisodes s'emplirent d'un sens qui l'effraya. Elle éprouva un sentiment nouveau, celui du danger, et une notion nouvelle crût en elle pour y faire échec, l'idée de la vie intérieure, ou, autrement dit, celle du secret. » Maisie découvre le lieu en nous où nous nous retirons, le lieu où nous nous cachons sans être vus des autres, le refuge que nous cherchons quand nous avons peur, le sombre sanctuaire qui rend possible les mensonges mais aussi la rêverie, les songes, les mauvaises pensées et les intenses dialogues intérieurs.³⁰

²⁸ Balestriere Lina, *Freud et la question des origines*, De Boeck et Larcier, 2003, p.190 : ... le sentiment d'être contenue dans, et de faire un avec son propre corps dans son entier ; et qu'accéder à cela signifierait créer sa propre image du corps comme un nouveau genre de matrice.

²⁹ James Henry, *ce que savait Maisie*, traduit par Marguerite Yourcenar, Laffont, 1947

³⁰ Hustvedt Siri, *La femme qui tremble*, Actes Sud, 2010, p.218